Philippe Walter

Géographie et géopolitique dans la légende d'*Hervis de Metz*

En 1874, au moment même où l'Alsace-Lorraine était annexée au Reich, un érudit écrivait dans la *Romania* (qui venait d'être fondée) que la *Geste des Lorrains* était "une production du plus haut intérêt pour l'histoire et la littérature nationales." Il ajoutait qu'elle constituait "le tableau le plus fidèle et à coup sûr le plus saisissant des mœurs et des institutions de la société féodale dans sa période la plus reculée." Le même critique soulignait enfin "l'esprit profondément national de l'œuvre."[1] Aujourd'hui, les historiens sont bien plus réservés dans leurs appréciations et ils ne considèrent plus aussi facilement les textes littéraires comme des sources historiques. Ils se méfient souvent de ces faux miroirs où se reflète l'image déformée d'une société qu'ils peuvent connaître par d'autres sources. En réalité, l'œuvre littéraire ne relève jamais de la pure imagination; elle ne saurait non plus être réduite à l'état de document brut sur la réalité historique. Elle se situe plutôt dans un espace intermédiaire qui la fait appartenir simultanément au monde du réel et à celui de l'imaginaire. Elle est le résultat d'un compromis entre deux aspirations opposées: le rêve de la fiction et le besoin de la véracité. L'histoire y est constamment présente mais elle ne s'identifie que très rarement aux personnages, aux lieux, aux événements que le texte met en scène. Comme l'écrit justement J. Frappier:

> De l'histoire à la légende, de la légende à l'histoire. Qu'elle hérite d'une tradition où subsistent des parcelles d'une vérité historique transfigurée en mythe, qu'elle retrempe la légende en utilisant consciemment l'histoire, lointaine ou proche, la

[1] F. Bonnardot, "Essai de classement des mss. des *Loherains* suivi d'un nouveau fragment de *Gerbert de Metz*," *Romania* 3 (1874): 195.

> chanson de geste obéit toujours à ses lois propres qui sont celles d'un genre littéraire.[2]

Ce n'est pas le moindre intérêt de la littérature que de fondre constamment le réel et l'imaginaire pour offrir une vision particulière et unique en son genre sur la réalité historique. Mais quelle réalité? De toute évidence, la littérature (et en l'occurrence, la chanson de geste) dit *quelque chose* sur l'histoire, mais elle le dit autrement que les chartes ou les archives diplomatiques. Il faut donc tenter de définir une perspective d'interprétation historique des textes qui respecte la spécificité de la communication littéraire. Au treizième siècle, la représentation des villes dans la littérature peut offrir des éléments d'étude intéressants. C'est à cette géographie à la fois réelle et imaginaire que nous renvoie la chanson *Hervis de Metz*.

L'image de la cité messine telle qu'elle ressort de la légende de la première branche tardive de la geste des Lorrains,[3] participe de

[2] J. Frappier, "Réflexions sur les rapports des chansons de geste et de l'histoire," *Zeitschrift für romanische Philologie* 73 (1957): 1-19, repris dans *Histoires, mythes et symboles : Études de littérature française* (Genève: Droz, 1976). Par ailleurs, le dixième congrès international de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes a été largement consacré aux rapports du texte épique et de l'histoire. Les actes ont été publiés à Aix-en-Provence en 1987 et constituent les volumes 20 et 21 de *Senefiance (Au carrefour des routes d'Europe: La chanson de geste).*

[3] Édition du texte: E. Stengel, ed. *Hervis von Metz: Vorgedicht der Lothringergeste nach allen Hss. zum erstenmal vollständig*, Gesellschaft für romanische Literatur 1 (Dresden: Niemeyer, 1903). La version assonancée d'Hervis a été conservée dans trois manuscrits complets. Les manuscrits *N* et *T*, qui représentent une version plus récente de la chanson, s'écartent assez souvent du manuscrit E plus ancien. E. Stengel a reproduit les passages remaniés de *N* et *T* dans les appendices de son édition. Traduction en français moderne avec postface et bibliographie de Ph. Walter: *Hervis de Metz, Légende médiévale mise en français moderne par Ph. Walter avec une préface de D. Poirion* (Nancy: Presses universitaires; Metz: Editions Serpenoise, 1984). Il existe une version en prose française dans la chronique de Philippe de Vigneulles; elle a été publiée dans A. Prost, *Etudes sur l'histoire de Metz. Les légendes* (Metz: 1865) 490-99. La chronique de Philippe de Vigneulles ne contient toutefois qu'un résumé de sa version en prose de la geste. Le comte Maurice de Pange a publié des extraits de la traduction intégrale (prologue, table des chapitres): *La chanson de geste de Garin le Loherain mise en prose par Philippe de Vigneulles de Metz. Table des*

l'ambiguïté fondamentale qui s'attache en définitive à toute représentation littéraire: elle est à la fois typique et conventionnelle, réaliste et mythique.[4]

A la lecture du texte, on ne peut manquer d'être frappé par la relative précision des indications topographiques que l'on peut comparer presque trait pour trait aux sources historiques contemporaines de l'œuvre. A deux reprises, le texte évoque dans une sorte de rapide panorama les principales caractéristiques de la capitale du duc de Lorraine. La vision est chaque fois censée être celle du personnage qui arrive en vue de la cité messine. C'est ainsi qu'Hervis et ses compagnons, de retour de Tyr, aperçoivent leur chère cité:

> De Mes coisirent le palais principel,
> Les aigues douces, les vignes et les pres.
> "Mes," dist Hervis, "com es bone cités!
> Ne cuit millour en XIIII regnés." (vv. 4699-702)

Cette évocation agrémentée d'une touche de chauvinisme se limite à l'énumération de quatre noms communs (palais, rivière, vigne, pré). Elle ne présente à vrai dire qu'un médiocre intérêt documentaire. Seule la mention des vignes mériterait d'être remarquée,[5] bien que,

chapitres avec reproduction des miniatures d'après le manuscrit appartenant à monsieur le comte d'Hunolstein (Paris: Leclerc, 1901). A notre grand regret, il ne nous a pas été possible de retrouver ce manuscrit chez les descendants du comte d'Hunolstein. Une correspondance échangée avec le comte de Mortemart-Rochechouart m'a conduit à constater la disparition de ce manuscrit. Quelques passages de l'autre manuscrit (Bibliothèque municipale de Metz, MS. 847) figurent dans les variantes de l'édition Stengel. Il existe encore une version en prose latine de Hugues de Toul, cf. Prost, 499-505.

[4] Sur le topos de la ville dans la littérature médiévale: G. D. West, "The Description of Towns in Old French Verse Romances," *French Studies* 11 (1957): 50-9; et *L'image de la ville dans la littérature et l'histoire médiévale*. Actes du colloque du département d'études médiévales de la Faculté des lettres de Nice, juin 1979, *Razo* 1 (1979; réédité en 1984).

[5] Les vignes des côtes de Moselle ont produit longtemps un vin réputé. Jean Renart parle justement du vin de Moselle dans le *Guillaume de Dole* (v. 368). M. Maguin, *La vigne et le vin en Lorraine: L'exemple de la Lorraine médiane à la fin du moyen âge* (Nancy: Presses Universitaires, 1982).

jointe à la mention des prés, elle ne fasse que confirmer ce que les chroniques de l'époque ne cessent de répéter: la cité messine se situe au cœur d'une campagne fertile et prospère; on comprend alors les convoitises qu'éveillé ce pays de Cocagne. L'éloge de Metz par Sigebert de Gembloux mérite d'être cité à ce propos car il témoigne que les chroniques médiévales accueillent également des éléments imaginaires dans l'évocation des lieux réels.[6] La rhétorique tient un grand rôle dans ces portraits mythiques des cités médiévales:

> Illustre cité, salut; salut, terre bénie entre toutes; cité où se pressent des flots de peuple, terre à la fécondité merveilleuse, où coulent le miel et le lait, où la vigne et le blé rivalisent de fertilité, où les marchandises précieuses affluent, où l'or et les pierreries surabondent Ils sont dépassés le Pactole aux ondes dorées, l'Hymète au miel si doux, le riche sol du Latium, de la Sicile et de l'Afrique. Je porte autour de moi mes regards: ils ne rencontrent rien qui ne soit digne de louange. J'admire ces murs menaçants, construits en pierres de taille, difficiles à rompre, inexpugnables à l'ennemi; car le mur est défendu par un glacis escarpé, et celui-ci l'est par deux fleuves. A ces défenses du dehors s'ajoute celle d'un rempart intérieur. Où la nature fait défaut, la main et l'art de l'homme ont suppléé à son insuffisance. Je mesure la largeur des fossés, et je m'étonne de leur développement en longueur. Je contemple les tours et il me semble être en face des remparts de Babylone. Jamais bélier, baliste, mantelet ou faux murales ne les frapperont, ou ce sera en vain: jamais la flamme dévorante ne pourra les atteindre. Lorsque je regarde les maisons, je crois voir les palais de Rome; lorsque je visite l'amphithéâtre, je me figure être dans le labyrinthe de Dédale. Enfin je contemple la beauté du site: est-il rien au monde de plus splendide? Le plan de la ville a été tracé selon les données de la nature. Belle et plaisante à voir, elle emprunte une nouvelle beauté au parti qu'on a su tirer de sa position. Assise sur une colline d'élévation moyenne, elle voit à ses pieds deux fleuves varier ses abords. Leurs flots charment l'oreille par leur murmure; ils ajoutent à ses remparts une force invincible. Par ses quatre portes, les yeux embrassent les quatre régions du levant, du

[6] D'ailleurs, à la fin du moyen âge, la chronique de Philippe de Vigneulles confond aimablement l'histoire et la légende. Elle présente la geste d'Hervis comme une partie de l'histoire de Metz.

> couchant, du nord et du midi. Voyez les églises: ne dirait-on pas les palais du paradis? Je me rends au temple principal, à celui du premier martyr, saint Etienne. A l'aspect de son clergé, il me semble monter au ciel même et entendre les chœurs célestes moduler doucement les hymnes sacrés. Je me réjouis, ô saint Sauveur, en voyant surgir en votre honneur de nouveaux sanctuaires.[7]

A une autre étape du récit, c'est le roi Flore (un adversaire des Lorrains) qui porte un regard interrogateur sur la cité. Il vient ravir sa sœur aux mains d'Hervis tout en étant bien persuadé que sa tache ne sera guère aisée:

> (. . .) il vint a Mes la mirable cité,
> Voit de la cit les palais principels,
> les hautes sales les murs et les fossés,
> les aigues douces les vignes et les pres. (vv. 6966-9)

Outre la reprise intégrale du v. 4700 au v. 6969, on constate la présence d'éléments adventices dans l'évocation. En effet, le roi Flore est sensible à tous les moyens de défense de la ville. Son regard s'arrête sur les murs, les fossés, et les fortifications. Toutefois, de telles évocations ne laissent pas d'être conventionnelles. Elles se rattachent à un ensemble de lieux communs qui montrent que la description obéit à un rituel descriptif et à des modèles topiques. La ville médiévale, quelle qu'elle soit, se trouve toujours évoquée à peu près dans les mêmes termes.[8] Le concept d'originalité ne prévaut aucunement dans la mentalité des auteurs. De plus, le texte épique privilégie la formulation hyperbolique et l'énumération abstraite plus que la valeur pittoresque ou documentaire. Une même structure formelle sert à penser et à décrire toutes les villes de la terre. Ainsi, dans *Hervis de Metz,* la ville de Tyr en Syrie est décrite selon les mêmes canons que la cité

[7]Cette chronique a été traduite et commentée par E. de Bouteiller en 1881.

[8] Voir par exemple le château situé au-delà de la borne de Galvoie dans la deuxième partie du *Conte du Graal* (vv. 6659-70): William Roach, éd. *Chrétien de Troyes: Le Roman du Perceval ou Le Conte du Graal.* Textes littéraires français 71 (Genève: Droz, 1956; 2e éd., 1959).

lorraine. Toutefois, en ce qui concerne Metz, des indications topographiques plus précises sont fournies par le roi d'Espagne venu assiéger la capitale des Lorrains. Le roi, après avoir observé minutieusement les fortifications, constate que la ville est quasiment imprenable. Il décide donc de mettre en place un dispositif destiné à l'asphyxier et à la priver de tout ravitaillement extérieur. Pour cela, il fait occuper les principales entrées de la ville, c'est-à-dire les portes:

> Vous quart de rois a ceste porte estrés
> - Porte roial si l'ai oï nomer -.
> De l'assaillir durement vous penés!
> Et je rirai IIII rois assener,
> Porte Mousele ferai avironner,
> Par fine force assalir et jeter;
> Bien les porrons par dedens affamer. (. . .)
> Et je rirai les autres assener
> As autres portes par u on doit passer, (vv. 9251-7 et 9260-1)

C'est le seul passage de la chanson où l'on trouve la mention de lieux précis et désignés avec leur nom d'époque: la *porte royale* et la *porte Mousele* apparaissent comme les deux entrées principales de la ville.[9] Ces mentions ne peuvent avoir été inventées. Elles témoignent que l'auteur de la chanson connaissait parfaitement la cité messine. Son nom reste inconnu mais, au vers 10055, il emploie l'adjectif possessif pour parler des bourgeois messins comme s'il faisait lui-même partie de ce groupe social.[10] En outre, l'auteur de

[9] Comme le rappelle J. Schneider. *La ville de Metz aux XIIIe et XIVe siècles* (Nancy: Imprimerie P. Thomas, 1950) 78, "le maire de la Porte Moselle avait des prérogatives particulières. Il portait le titre de 'maire de la porte.' C'est certainement le signe de l'importance stratégique capitale de cette voie d'accès."

[10] Faut-il parler d'un auteur ou de plusieurs auteurs? Vieux débat que notre ignorance sur les conditions de production de tous les textes épiques ne permet pas de clore définitivement. Le caractère collectif du mythe messin semble démentir la notion de l'auteur unique. On peut néanmoins penser que la fusion de ce mythe messin extra-littéraire et soutenu par des lignages réels, d'un canevas légendaire déjà épique (on songera aux *Enfances Vivien* dont *Hervis de Metz* reprend certains éléments), d'autres donnés légendaires provenant de l'oralité (voir notre article de *Vox Romanica,* cité dans la note 20) et de la rhétorique épique a dû résulter d'une initiative sinon individuelle du moins quasi-individuelle dans l'œuvre telle que nous la connaissons *sous sa forme écrite.* Cela n'empêche

la légende connait fort bien les grandes familles princières de la Lorraine médiévale. En consultant l'ouvrage de M. Parisse sur la *Noblesse et chevalerie en Lorraine médiévale,* on s'étonne à peine de retrouver les noms des lignages lorrains que mentionne notre épopée: les sires d'Apremont (139 et suiv.) ou les comtes de Bar par exemple (113 et suiv.).[11]

Un autre trait permet encore de penser que notre auteur devait être familier de la géographie messine. Le manuscrit *T* de Hub et Stengel présente le parrain de Garin.[12] Il s'agit d'un brave

pas diverses sédimentations dues à l'oralité de substrats anonymes ou à des remaniements ultérieurs (d'auteurs différents) de coexister au sein de la même œuvre. Les lignages réel mentionnés dans *Hervis* apparaissent déjà dans la version la plus ancienne et se maintiennent dans tous les manuscrits conservés. Ils remontent donc au moins à la première fixation écrite du texte qui eut lieu en terre messine, probablement à l'abbaye de Saint-Arnould, comme on le verra plus loin.

[11] M. Parisse, *Noblesse et Chevalerie en Lorraine médiévale* (Nancy: Presses Universitaires, 1982), concerne les familles nobles en Lorraine du XIe au XIIIe siècle). Voir aussi ses réflexions sur "La noblesse lorraine et la littérature romanesque au XIIIe siècle," *Perspectives médiévales* 14 (1988): 101-6. Sur les sires d'Apremont, lire également: Souplet, *Le bienheureux Gobert sire d'Apremont en pays verdunois, moine de Villers en Brabant.*. Collection: Les Saints de Verdun (Verdun, 1952). Sur la famille de Bar: M. Grosdidier de Matons, *Le comté de Bar des origines au traité de Bruges* (Bar-le-Duc: Imprimerie Contant-Laguerre, 1918-21); voir aussi la bibliographie de l'ouvrage de H. Thomas, *Zwischen Regnum und Imperium: Die Fürstentümer Bar und Lothringen zur Zeit Kaiser Karls IV* (Bonn: Röhrscheid, 1973). Sur la famille de Grandpré, on note qu'un Robert de Grandpré était évêque de Verdun au début du treizième siècle: J. Choux, "Sceau de Robert de Grandpré, évêque de Verdun (1208-1217)," dans *La Lorraine chrétienne au moyen âge* (Metz: Éditions Serpenoise, 1981) 341-3. Sur deux grandes cités lorraines où se trouvent des lignages mentionnés dans *Hervis,* voir les contributions de M. Parisse, "Bar au XIe siècle: la comtesse Sophie et les origines de la ville," *Annales de l'Est* 52 (1976): 5-28 et "Le clergé séculier à Verdun au milieu du XIIIe siècle," *Annales de l'Est* 51 (1975):29-45. Et surtout M. Parisse, *Noblesse et chevalerie en Lorraine médiévale* (Nancy: Presses universitaires, 1982), à propos des familles nobles en Lorraine du XIe au XIIIe siècle.

[12] Anlage I, cf. v. 2319: En Champassaille a errant rencontré.

homme obligé d'hypothéquer tous ses biens car il rencontre de sérieuses difficultés financières (nouveau signe d'une aristocratie militaire en déclin). A la demande de Baudri, Garin "qu'on dit de Saint-Omer" accepte de devenir le parrain du premier fils d'Hervis et, conformément à l'usage, l'enfant porte le nom de son parrain. Or, la rencontre de Baudri et de Garin a lieu *en Champassaille,* c'est-à-dire sur le Champ-à-Seille, lieu éminemment propice aux rencontres puisqu'il s'agissait de la place où se tenaient les foires tout au long de l'année, à deux pas de l'actuelle place Saint-Louis (ancienne *Place au change)* qui a conservé de nos jours des arcades typiques des quartiers commerçants.[13]

On constate donc que les indications topographiques "réalistes" sont présentes, mais elles restent bien maigres pour servir de points de repère à une étude documentaire. Elles sont quand même suffisamment précises pour que l'on puisse penser que le texte se réfère à des réalités économiques et sociales qui ne relèvent pas de l'imagination pure. Assurément, on peut mieux scruter l'histoire messine du treizième siècle en interrogeant les chroniques de cette époque qu'en lisant *Hervis de Metz!* Pourtant, la ville se trouve bien au centre de toute la chanson. Plus qu'une ville réelle, c'est une cité mythique que l'on découvre. Une expression ne cesse de réapparaître tout au long du texte: *Mes la mirable cite.* Elle traduit déjà bien toute une idéalisation implicite du site. Elle suggère le caractère admirable et prodigieux d'une cité qui recèle un monde de merveilles et de richesses. Elle connote également le prestige et la puissance militaire, l'envoûtement quasi magique qu'elle ne cesse de produire sur les esprits. C'est bien ainsi que l'auteur de *Galeran de Bretagne* voyait déjà la cité lorraine. Sa description nous fait penser à une sorte de pays de Cocagne où le visiteur va de surprise en surprise, en découvrant la gamme immense des activités commerçantes ou artisanales de Metz.[14]

[13] Le Champ-à-Seille était le marché le plus vaste de la ville, cf. J. Schneider, *op. cit.* 129.

[14] *Galeran de Bretagne,* éd. L. Foulet, vv. 3338-98. Le héros arrive à Metz un jour de marché et il assiste à une belle animation: marchands et artisans, jongleurs et musiciens déploient leurs talents ou leurs marchandises auprès des chalands.

La richesse de Metz n'est toutefois pas une pure donnée mythologique. On ne se trouve pas réellement devant une sorte d'Eldorado qui aurait hérité son prestige d'on ne sait quelle mystérieuse cause. La richesse messine trouve son explication dans l'activité commerçante que déploie la cité. Située au carrefour des routes commerçantes d'Europe, Metz avait établi sa réputation médiévale sur des foires spectaculaires. Signe des temps: dès le début du texte, on assiste à l'irruption spectaculaire des bourgeois, de ce tiers-état encore très anonyme, surtout dans la chanson de geste traditionnellement réservée aux nobles et aux chevaliers.[15] Cette bourgeoisie commerçante se hisse même aux premiers rangs de la société en la personne du prévôt des marchands appelé à succéder au duc de Lorraine. Le problème de l'argent demeure omniprésent dans toute la légende. Il revient sans cesse comme un *leitmotif*. C'est un élément nouveau de la chanson de geste qui contribue à créer des situations inédites. Si dans la *Chanson de Roland*, la bravoure suffit pour faire la guerre, dans *Hervis de Metz*, en plus des qualités habituelles il faut au guerrier de l'argent, car désormais on ne peut plus ignorer les contingences économiques. L'argent n'occupe plus une vague présence mythique, il devient une condition contraignante de l'existence. Sans le secours de son riche prévôt, qu'aurait donc pu faire le duc Pierre? Son duché était guetté par la faillite financière. L'obligation pour le prince de composer avec les puissances de l'argent, de céder une part de son pouvoir pour conserver sa légitimité est explicitement soulignée dès le début de la légende. Le roturier Thierry obtient le privilège d'épouser la fille du duc de Lorraine. Le duc peut partir outre-mer pour combattre les infidèles après avoir puisé dans les coffres de son prévôt. L'argent des bourgeois vient au secours de la Croisade; il permet à l'aristocratie de remplir sa mission. Quant au prévôt des marchands, il porte désormais le titre de duc et il éponge les dettes qui écrasent le duché de Lorraine. Ce faisant, il sauvegarde l'ordre établi. Ce qui promettait de devenir une grave crise sociale n'est en définitive qu'une péripétie résolue avec beaucoup de diplomatie. Dans *Hervis de Metz*, l'accent est mis sur la collaboration de

[15] J. Le Goff, "Guerriers et bourgeois conquérants: L'image de la ville dans la littérature française du XIIe siècle," *L'imaginaire médiéval* (Paris, 1985) 208-41.

l'aristocratie et de la bourgeoisie dans toutes les opérations importantes qui concernent la cité. Ainsi, l'ordre social n'a pas été fondamentalement menacé par l'accession d'un roturier au titre de duc de Lorraine. Faut-il voir là une sorte d'écho des événements historiques?

Comme le rappelle J. Schneider, l'histoire politique et institutionnelle de la cité messine à la fin du XIIe siècle et au début du XIIIe siècle est marquée par une volonté d'émancipation affirmée vis-à-vis du pouvoir épiscopal (les Trois Evêchés) et du pouvoir impérial. Cette conscience politique originale aboutit à la constitution de la république messine. On peut considérer que Bertram est le dernier évêque de Metz à exercer un pouvoir réel. La fin de son règne (il meurt en 1212) est caractérisée justement par une agitation politique grandissante qui correspond à la revendication de pouvoir formulée par les grandes familles bourgeoises. Celles-ci entendent jouer un rôle prépondérant dans l'administration des affaires publiques et la république messine se met petit à petit en place. L'établissement d'une *commune de paix* dont on conserve une rédaction de 1215 mais qui pourrait remonter à une date antérieure, marque la transition vers une nouvelle ère institutionnelle pour la ville. Elle se caractérise par la présence du conseil des Treize puis par l'apparition des *paraiges* qui assument l'essentiel du pouvoir. La ville est véritablement *franche* ("libre") ainsi que l'explique le roi Flore déguisé en marchand.[16] Sous ce déguisement, il prétend échapper à d'imaginaires poursuites de justice pour un crime qu'il n'a pas commis. Son but est en réalité de pénétrer incognito dans la ville:

> Li miens chiers pères et mi ami carnel
> M'ont envoie en ceste fort cité.
> La ville est franche, ce nous a on conté; (vv. 7050-2)

[16] J. Schneider *(op. cit.* 108) rappelle que Frédéric II vint à Metz à la fin décembre 1214 et qu'il y retourna dans les derniers jours du mois d'août 1215. Il confirma l'établissement de la Commune Paix, "institution juridique qui assure pour le cas de meurtre l'appui des *wardours* de la paix à ceux dont les amis n'auraient pas la force d'exécuter une vengeance privée." La date de 1215 pourrait donc être un premier *terminus a quo* pour *Hervis de Metz.*

Il est sans doute significatif que notre légende ne mentionne à ce propos ni la puissance temporelle de l'évêque messin ni la moindre présence d'un prince d'Empire. Metz, dans la légende d'*Hervis*, apparaît surtout comme la capitale imaginaire d'un duché exemplaire. C'est vers la cité messine que converge en permanence le récit. C'est en elle qu'il trouve son point d'équilibre.[17] Aussi, le siège de Metz prend-il à la fin de la légende un caractère d'événement gravissime. Si Hervis perd sa bonne cité, il perd en même temps le fondement de sa souveraineté. En fait, grâce à ses excellentes qualités, il parvient à mater ses ennemis et à s'imposer définitivement comme le meilleur des princes.

Pour bien comprendre les raisons qui font de Metz une cité exemplaire, on peut utiliser le schéma trifonctionnel mis au point par G. Dumézil et dont J. Grisward a montré toute la fécondité pour l'étude de l'épopée française.[18] Une part importante du fonctionnement imaginaire du texte peut en effet être décrite à l'aide des notions mises au point pour l'étude de l'imaginaire indo-européen.

Les personnages d'*Hervis de Metz* se distribuent en trois catégories principales: il y a ceux qui prient (les ecclésiastiques), ceux qui combattent (les nobles et chevaliers), et ceux qui travaillent (les bourgeois). Chacun a son rôle à jouer et le bon ordre de la société exige une collaboration effective de ces trois catégories sociales.[19] Le clergé prie pour ceux qui combattent; les chevaliers défendent le clergé, les commerçants, et les paysans; ces derniers enfin subviennent aux besoins du clergé et des nobles qu'ils contribuent à décharger des taches matérielles de la production

[17] Une dissertation allemande démontre, à partir d'une étude géographique des chansons du cycle des Lorrains, que les événements qu'elles relatent sont situés dans le cadre général de l'histoire de Metz: L. Gleich, *Der landschaftliche Charakter der Geste des Loherens* (Diss. Munich, 1925).

[18] J. H. Grisward, *Archéologie de l'épopée médiévale* (Paris: Payot, 1981).

[19] Cette idéologie dumézilienne des trois ordres a été mise en évidence dans le champ de l'histoire médiévale par G. Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme* (Paris: Gallimard, 1978).

économique. D'ailleurs, les ambassadeurs envoyés par Charles Martel rappellent en des termes fort clairs leurs véritables attributions:

> "Nous ne savons tel guerre demener
> Quant nous estoumes en no mostier entré,
> Nous nos mellons de matines chanter,
> La servons Dieu de boine volenté,
> Et si prions pour nos amis carnés,
> Ch'est toute l'uevre dont nos savons ouvrer."
> (Anlage, vv. 1194-1199).

L'attitude du clergé messin est pour sa part relativement discrète mais néanmoins efficace. Tous les actes officiels, tous les événements majeurs qui marquent la vie de la collectivité messine sont officialisés par des visites à la cathédrale. Dans ces grandes occasions, la messe est toujours célébrée par l'évêque.

L'Eglise encadre donc naturellement les principaux événements de la vie publique et privée. Hervis et Béatrice renouvellent à deux reprises la cérémonie de leurs noces et une troisième cérémonie religieuse joue un rôle analogue lors du retour de Palestine du duc Pierre. Ces trois solennités qui scandent le texte font ressortir trois périodes-clés de l'itinéraire épique d'Hervis.

La première étape du texte correspond aux *enfances Hervis:* le fils du prévôt est envoyé à la foire de Provins, puis à la foire de Lagny où il finit par acheter Béatrice. Il la ramène à Metz et l'épouse malgré l'opposition de sa famille (vv. 2260-4). Par ce premier mariage, Hervis accède à la souveraineté magique (la première fonction dumézilienne). Son union avec la fée lui permet par la suite de vaincre tous les obstacles qui se dressent sur son chemin.[20]

[20] Sur l'importance de Béatrice comme figure de la fée: Ph. Walter, *"Hervis de Metz:* Le griffon et la fée," *Vox romanica* 45 (1986): 157-67. Contrairement à toute une tradition critique (post-dumézilienne) qui voit dans la fée un personnage de troisième fonction procurant l'abondance et la fécondité à un lignage, nous pensons qu'il faut plutôt la rattacher à la première fonction, car c'est le mariage avec la fée qui fonde la souveraineté et qui procure ensuite tous les bienfaits imaginables.

Dans une deuxième étape de la légende, les jeunes mariés sont obligés de se séparer car Hervis veut courir les tournois, mais le manque d'argent le contraint à revenir auprès de Béatrice qui trouve un excellent moyen pour enrichir son époux. Elle l'envoie à la foire de Tyr d'où Hervis ramènera une importante somme d'argent. Une cérémonie religieuse est alors célébrée en l'honneur du retour d'Hervis et de son grand-père maternel qui revient de Palestine (vv. 5163-4). Hervis accède à la souveraineté de la richesse (troisième fonction dumézilienne). Désormais, il n'ira plus mendier de l'argent auprès des riches bourgeois messins pour mener à bien ses campagnes militaires. C'est le moment où il est adoubé (vv. 5547-72). C'est le début d'une autre carrière pour le héros messin.

Alors commencent en effet les nombreuses batailles qu'Hervis doit soutenir contre ses ennemis: la campagne du Brabant puis le siège de Metz. Sa victoire triomphale se conclut sur un deuxième mariage (Anlage IX, vv. 344-58). Hervis accède à la souveraineté guerrière (deuxième fonction dumézilienne). D'ailleurs, lorsqu'ils se rendent auprès du roi de Paris pour l'aider dans sa guerre contre Gérard de Roussillon, les Lorrains étonnent tout le monde par leur organisation militaire et leur cohésion.

A l'issue de chacune de ces étapes, un mariage est célébré à Metz, comme s'il s'agissait de ponctuer l'itinéraire du héros et de souligner son acquisition progressive de la souveraineté idéale qui passe successivement par chacune des trois fonctions duméziliennes.

Le duc Pierre, à son retour des Croisades, finit ses jours dans un monastère. Ne souhaitant pas retrouver ses attributions de duc, il ne lui reste plus que le sein de l'Eglise pour terminer son existence dans la dignité et la piété. Serviteur de la foi, il était parti défendre l'Eglise du Christ là où elle était menacée. La collaboration idéale du clergé et de la chevalerie qui caractérise souvent l'épopée française imprègne de manière exemplaire l'esprit de cette légende épique.[21]

[21] Sur l'importance de la religion dans la geste des Lorrains: J.-L. Roland Bélanger, *Damedieus: the Religious Context of the French Epic: The*

Au fond, Metz offre l'exemple d'une capitale parfaite où la collaboration effective des trois ordres permet de maintenir la paix sociale et la justice. Paris au contraire est l'exemple même d'une cité malade qui n'a pas réussi à trouver l'équilibre qui fait la force de la cité messine. Le roi de Paris Charles Martel est en guerre contre Gérard de Roussillon. Il ne parvient pas à mater le sinistre Gérard. L'explication de cette impuissance tient au fait que le clergé d'Ile-de-France adopte un comportement très égoïste à l'égard du roi. Il ne fournit pas à celui-ci l'appui moral et financier dont il a besoin pour mener à bien les opérations militaires. Il faudra une rencontre à Lyon entre les représentants du clergé d'Ile-de-France et le pape en personne pour que ce dernier réussisse à imposer à la hiérarchie ecclésiastique une attitude coopérative plus conforme à l'intérêt général de la Chrétienté et du royaume.[22] Lorsque Hervis apprend la mauvaise volonté du clergé d'Île-de-France, il tient aux envoyés du roi de France qui sont venus le consulter (ce sont des ecclésiastiques précisément) un discours très musclé prônant une remise en ordre énergique des institutions et de l'Armée. Il préconise d'enrôler tous les membres du clergé valides pour les faire participer aux côtés de la soldatesque à l'entreprise d'extermination de Gérard de Roussillon.

-o-oOo-o-

La légende *d'Hervis* ne saurait toutefois se limiter au reflet d'une réalité sociale ou économique: elle offre aussi l'utopie d'un monde pacifié où l'opposition apparente du pouvoir aristocratique et de l'argent bourgeois est résolue grâce à un personnage qui nous renvoie au mythe. En effet, *Hervis de Metz* s'attache d'une part à

Loherain Cycle Viewed Against Other Early French Epics. Histoire des idées et critique littéraire 152 (Genève: Droz, 1975).

[22] On pourrait souligner à ce propos que le pape Innocent IV, élu en 1243 convoqua un concile à Lyon le 28 juin 1245. Si l'on veut voir l'écho d'un événement historique dans cet épisode *d'Hervis*, il faudrait considérer que 1245 est un *terminus a quo* pour cette deuxième rédaction de *Hervis de Metz* (qui semble par ailleurs connaître *Huon de Bordeaux)* et un *terminus ante quem* pour la première rédaction. Celle-ci se situerait entre 1230 et 1240 ainsi que nous l'avons montré par ailleurs dans notre article de *Vox Romanica*.

donner des parents à Bègue et à Garin, les deux héros de la plus ancienne chanson du cycle, mais elle vise aussi et surtout à donner un ancêtre à Charlemagne. Hervis est le grand-oncle maternel imaginaire de Charlemagne et ce titre suffit à lui seul pour comprendre toute l'importance stratégique du personnage.

Dans la légende, l'esprit carolingien est plus particulièrement ranimé à travers le personnage de saint Arnould.[23] Selon les documents hagiographiques qui différent considérablement des indications données par la chanson *d'Hervis*, Arnould épousa Dode et eut deux fils, Anségisel et Cloud. L'aîné, Anségisel, épousa Begga, fille de Pépin de Landen. Leur fils Pépin de Héristal (mort en 714) marié à Aupaïs fut le père de Charles Martel (689-741), père de Pépin le Bref (715-68) et grand-père de Charlemagne. Lorsque le peuple messin choisit en 614 Arnould pour évêque, sa femme Dode lui demanda d'accepter cette mission épiscopale et elle se retira dans un monastère à Trêves. Ancien précepteur de Dagobert, Arnoul quitta ses fonctions en 629 et se retira au Saint-Mont de Remiremont pour s'occuper des lépreux. On soulignera la mention de l'abbaye Saint- Arnould dans certains manuscrits *d'Hervis de Metz*. Cet important établissement monastique est étroitement lié au destin de la dynastie carolingienne en terre messine et le jongleur ou le clerc qui composa *Hervis* éprouva le besoin de rappeler la légende de sa fondation. L'auteur de la chanson *d'Hervis* prend quelques libertés par rapport à la tradition hagiographique sur saint Arnould; il se souvient sans doute de manière très évasive de la retraite du saint évêque à Remiremont puisqu'il situe cette dernière . . . à Metz! L'abbaye n'était à l'origine qu'un minuscule oratoire où le saint ermite priait nuit et jour pour le salut des âmes. Cet oratoire se trouvait au cœur d'une forêt infestée de brigands. Grâce au duc Pierre qui souhaitait fonder une abbaye afin de pouvoir y passer ses vieux jours, la forêt sera déboisée, les brigands seront exterminés, et des bâtiments plus imposants seront construits. Le saint ermite,

[23] Les textes hagiographiques relatifs à saint Arnould ont été répertoriés dans *Bibliotheca hagiographica latina,* num 689-701 (1: 111-13). Sur ce grand saint lorrain: Bénédictins de Paris, *Vies des saints et des bienheureux,* t. 7 (18 juillet): 417. F. A. Weyland, *Vies des saints du diocèse de Metz* (Guénange, 1910), t. IV (juillet-août) 333-63 (avec une généalogie p. 363). "Arnould et les saints vosgiens," dans P. Riché, *Histoire des saints et de la sainteté chrétienne,* Les voies nouvelles de la sainteté 4 (Paris: Hachette, 1986) 65-9.

épuisé par une vie ascétique, mourra au moment où l'abbaye sera construite. Il pourra ainsi donner son nom à l'édifice:

> A saint-Hernul (S.-Ernoul) n'avoit dont (il point d'abé)
> .I. sains hermites i ot fait estore(r)
> Une chapelle pour dameldieu (damedieu) orer.
> Boschage i ot fier et desmesuré (et f. et redouté),
> Nus n'i osoit ne venir ne aler;
> Car de larons i ot a grant plenté.
> Ains que li dus fust mors ne devïés,
> Ot fait le bos et (tot) trencier et coper,
> Et l'abeïe i fist il (i ot fet) estorer.
> (Anlage IX, laisse 84, vv. 445-53)

Il n'y a rien d'historique dans cette tradition, mais faut-il s'étonner qu'une chanson de geste colporte des légendes? Comment oublier en effet que le texte épique médiéval s'enracine souvent dans une histoire locale qui contribue à en orienter la portée et le message. J. Bédier l'a bien montré dans sa célèbre étude sur les légendes épiques. Les clercs qui manipulaient les textes pouvaient parfois être tentés d'inventer des traditions avec un grand sens de l'opportunisme pour exciter la curiosité des fidèles autour de certains lieux stratégiques de la géopolitique médiévale. Ils conféraient ainsi une publicité avantageuse à certains sites qui bénéficiaient d'une véritable promotion culturelle. L'abbaye messine devint d'ailleurs très vite un symbole car, dans cette nécropole des Carolingiens, sont enterrés, outre saint Arnould, Hildegarde, l'épouse de Charlemagne, ainsi que Louis le débonnaire leur fils; l'abbaye cautionna même l'existence de personnages légendaires comme Hervis. Selon un cartulaire dont A. Prost a reproduit les informations principales, l'abbaye Saint-Arnould se flattait de posséder le tombeau d'Hervis, duc de Metz.[24] Le cartulaire précise même que le tombeau du héros se trouvait dans un lieu appelé *parvisius*, du côté gauche orienté au nord dans un angle sous un arc de pierre. Selon une technique très

[24] A. Prost, *Études sur l'histoire de Metz: Les légendes* (Metz et Paris, 1865) 343. Cf. aussi J. Bédier, *Les légendes épiques, 5* vols. (Paris: Champion, 1926) 4:408. "In verteri monasterio S. Arnulphi in loco qui nunc dicitur parvisius, a latere sinistro in parte aquilonari, in angulo, sub arcu lapideo sepultus est Hervinus, dux Mettensis." Voir aussi le prologue de la mise en prose (de Pange, *op. cit.* 2).

éprouvée bien analysée jadis par J. Bédier, la fiction féconde la réalité et cette dernière fournit en retour des preuves matérielles à l'inconsistance apparente de la fiction.[25]

Selon C. Heitz, Saint-Arnould est le "Saint-Denis de la Lotharingie."[26] L'établissement possédait un grand nombre de propriétés foncières. Une foire de Saint-Arnould était organisée tous les ans à partir du 16 août depuis le dixième siècle.[27] C'était en outre une puissante officine carolingienne où l'on entretenait le souvenir de la dynastie.[28] Car c'est en définitive vers le mythe carolingien que la légende nous reporte.[29] L'imaginaire rejoint ici le politique.

L'essentiel de l'idéologie politique du moyen âge s'est constitué autour de l'idée impériale et de la figure à la fois historique et légendaire de Charlemagne. Le mythe carolingien colporté par les

[25] Le tombeau d'Hervis existait encore à l'époque de Philippe de Vigneulles, qui dit dans sa chronique: "Duquelle Thierrej et de Aelis sa femme saillist vng très vaillant homme nommés Heruey cy deuent dit, dont le corps en gist au portaulz de l'abayee sainct Arnoult deuent Mets" (A. Prost, *op. cit.*, 491).

[26] *C.* Heitz, "Metz au temps de Charlemagne," *Mélanges R. Louis, 2* vols. (St.-Père-sous-Vézelay: Musée archéologique régionale, 1982) 1: 51-66. Voir aussi: H.Tribout de Morembert, "La vie culturelle à Metz dans l'empire carolingien," *Mémoires de l'Académie nationale de Metz* (1979): 6-14.

[27] J. Schneider, *op. cit.*, 74.

[28] E. Muesebeck,"Die Benediktinerabtei St. Arnulf von Metz in der ersten Hälfte des Mittelalters," *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde* 13 (1901). Voir aussi la notice de M. Parisse dans le dossier documentaire de l'exposition "L'histoire religieuse de la Lorraine aux alentours de l'an mil" (Nancy, 1987): 19-22.

[29] On se souvient ici de l'affirmation de R. Louis: "L'épopée française est carolingienne," qui sert de titre à sa communication au colloque de Roncevaux: *Coloquios de Roncesvalles. Agosto 1955*. Publicaciones de la Faculdad de Filosofía y Letras, série II, num. 5 (Saragosse, 1956): 327-460. Résumé de cette étude dans le *Bulletin bibliographique de la Société Rencesvals* 1 (1958): 63-4.

légendes épiques sert de point de repère à une réflexion sur la fonction royale et sur l'idée même du Royaume (opposé à l'Empire).[30] A partir du traité de Verdun de 843, l'éclatement de l'empire carolingien en trois domaines distincts constitua l'une des données de base de toute la géopolitique médiéval et cela au moins jusqu'à la naissance des Etats modernes. Le partage du monde que réalisèrent les petits-fils de Charlemagne avait déjà pris forme en février 842 à Strasbourg lorsque Charles le Chauve et Louis le Germanique prononcèrent les célèbres serments. On voyait s'amorcer alors les nouvelles frontières politiques et linguistiques qui allaient avoir cours en Europe désormais. Le clivage est-ouest (ou Germanie-Romania) maintenait toutefois en sursis une zone médiane: la Lotharingie qui n'était certainement pas de moindre importance, car l'une de ses capitales (Metz) était en fait le berceau de toute la dynastie. P. Riché a bien montré comment le lignage carolingien s'enracine dans la famille des maires du palais d'Austrasie dont la capitale était Metz.[31]

De quel côté allait pencher ce véritable empire du milieu, du côté de l'empire germanique ou du côté du Royaume? Il apparaît d'emblée qu'Hervis incarne l'esprit d'une Lotharingie autonome qui n'est inféodée ni au royaume de France ni à l'Empire. On peut détecter les frontières de son duché en suivant les indications toponymiques livrées par le texte. Les amis charnels d'Hervis s'appellent le sire d'Apremont, le comte de Bar, Samson de Montroyal, et le sire de Grandpré. Ces lignages lorrains sont enracinés au cœur du duché d'Hervis. A son retour de Tyr, Hervis fait étape à Neufchâteau qui est la localité la plus méridionale de son duché (laisses 42 et 43). Il règne au nord sur le Brabant qu'il doit

[30] D. Boulet et A. Strubel, *Littérature, politique et société dans la France du moyen âge* (Paris: PUF, 1979). D. Boutet, "Les chansons de geste et l'affermissement du pouvoir royal (1100-250)," *Annales E. S. C.* 37 (1982): 3-14.

[31] P. Riché, *Les Carolingiens: une famille qui fit l'Europe* (Paris: Hachette, 1983).

d'ailleurs défendre contre le roi Anséïs de Cologne.[32] Ce dernier prétend qu'il possède la souveraineté sur cette terre car il a épousé la nièce du duc Pierre de Metz (laisse 43); les alliés du roi de Cologne sont le roi de Frise (v. 5766), l'évêque de Liège, l'archevêque de Cologne, le comte de Clèves, le comte de Juliers, et le comte de Looz (v. 6033).[33] Lors du tournoi de Senlis, les *Flamenc* (v. 2091, 2642) et les *Hanuiers* sont pour Hervis les ennemis à abattre. On peut donc tout naturellement conclure que le duché d'Hervis englobe ce que les historiens appellent la Haute et la Basse Lotharingie, c'est-à-dire la Lorraine actuelle ainsi que la partie wallonne de la Belgique.[34] Au retour d'une de ses campagnes, Hervis fait étape à Bouillon.[35] La grande figure de Godefroy hante ces lieux sur lesquels plane également la légende des enfants-cygnes. Bouillon est une autre cité capitale dans la Lotharingie d'Hervis. Elle entretient à travers Godefroy le souvenir des croisades héroïques. On sait comment l'esprit de Croisade anime la légende *d'Hervis:* le duc Pierre, après s'être démis de ses fonctions ducales, décide de partir combattre les Sarrasins pour délivrer le Saint-Sépulcre. A nouveau l'auteur de la chanson semble confondre diverses périodes de l'histoire, mais cette superposition des époques est plus riche de sens qu'il n'y paraît; elle résume dans un mythe unique le combat pour la Chrétienté et pour une certaine forme d'indépendance politique et culturelle, car les Lorrains sont plus ardents que les

[32] Sur l'histoire de la noblesse brabançonne: P. Bonnenfant et G. Despy, "La noblesse en Brabant aux XIIe et XIIIe siècles," *Le Moyen Age* 64 (1958): 27-66.

[33] Ces ennemis d'Hervis sont justement dans *Guillaume de Dole* les fidèles de l'empereur Conrad qui siège à Cologne (cf. vv. 4854, 2604, 2386 et 2702). Pour un critique allemand du XIXe siècle la geste des Lorrains dans son ensemble refléterait le conflit entre l'Austrasie et la Neustrie, entre les éléments romains et germaniques: G.W. F. Büchner, *Die Chanson de Geste der Loherains und ihre Bedeutung für die Kulturgeschichte,* Diss. Giessen (Leipzig, 1886).

[34] M. Parisse note les alliances anciennes qui existent entre la région liégeoise et la Haute Lotharingie. Cf. son article "Liège et la Lorraine," *Annales de l'Est* (1968): 253-65.

[35] Anlage IX, v.211.

Français à défendre la cause de Dieu contre les Infidèles de Palestine ou contre ces envahisseurs du continent que sont les Wendes.

Metz est la capitale d'un duché qui ne doit rien à personne. Ni le roi de Paris, ni l'empereur d'Allemagne ne possèdent un quelconque droit de regard sur ce qui se passe en Lotharingie. Lorsqu'il se rend au tournoi de Senlis en terre française, Hervis ravive indirectement de vieux souvenirs. Aux alentours de l'an mille, la dynastie capétienne était née à Senlis. Hugues Capet y fut proclamé roi avant d'être couronné à Noyon. En 768 dans la même ville de Senlis, Charlemagne avait été couronné roi de Neustrie. Or, l'accession d'Hugues Capet à la fonction royale évinçait définitivement la dynastie carolingienne du Royaume. La légende *d'Hervis* est tributaire de la situation politique du treizième siècle plus que de l'hypothétique contexte historique contemporain des événements.[36] Toutefois, on peut se demander si ce tournoi de Senlis n'est pas à replacer dans la perspective de ce vieux contentieux qui pouvait être encore présent à la mémoire de certains clercs bien au fait des vieilles chroniques.[37]

En outre, l'analyse des différents conflits mentionnés dans la légende retrace la cartographie imaginaire et l'état des alliances entre les différents princes. Le roi de Paris a maille à partir avec Gérard de Roussillon. Ce conflit ne concerne que le souverain de France et la Lotharingie d'Hervis n'est pas impliquée dans cette querelle. Le duc de Metz apporte son aide à Charles Martel mais ce n'est nullement pour lui une obligation qui découlerait des rapports de vassalité. Toutefois, il va de soi que, malgré sa totale autonomie

[36] Il n'est pas nécessaire de souligner ici les anachronismes nombreux que cultive le texte: les Croisades en Terre Sainte avoisinent Charles Martel et saint Arnould!

[37] Senlis était également une ville marchande importante à l'époque *d'Hervis.* Les serges et draps de Senlis étaient réputés; les XIIe, XIIIe et XIVe siècles voient l'apogée des tisserands dans cette cité. Lorsqu'on connaît par ailleurs l'importance des foires et marchés dans *Hervis,* cette activité senlisienne pouvait parfaitement être connue de l'auteur de la chanson et cela peut justifier qu'un tournoi se tienne dans cette cité. Toutefois, Hervis ne se rend pas à Senlis avec l'intention de faire du commerce; il veut bien plutôt s'illustrer au tournoi.

politique et militaire, le duché d'Hervis regarde plus du côté de la Romania que de la Germanie.

Les relations d'Hervis avec la terre de France sont beaucoup plus étroites qu'avec la terre flamande ou allemande d'abord parce qu'elles ne sont pas conflictuelles. Hervis n'affronte jamais les Français alors qu'il part combattre les Allemands ou les Flamands. On connaît l'importance de l'abbaye de Saint-Denis dans la stratégie politique de la monarchie française. Ce lieu de la mémoire monarchique où sont rédigées les chroniques officielles du Royaume et où sont enterrés les rois est un des centres essentiels du rayonnement de la politique et de la propagande royale. Or, Hervis est précisément le cousin de l'abbé de Saint-Denis et de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés puisque ces derniers se présentent comme les fils de la sœur du grand-père d'Hervis. Une relation de parenté très directe unit donc le duc de Lorraine et l'abbé de Saint-Denis.[38] Ne s'agirait-il pas de souligner par ce biais un lien privilégié qui unirait le duché de Lorraine et l'abbaye française la plus dévouée à la cause de la monarchie?[39] Par ailleurs, la manipulation généalogique

[38] M. Parisse, "Saint-Denis et ses biens en Lorraine et en Alsace," *Bulletin philologique et historique* (1967): 233-56. Cf. aussi "La vie religieuse en Lorraine au XIe siècle," *Sacris Erudiri* 20 (1971): 11-39.

[39] Saint-Dénis joue, jusque vers 1300, un rôle essentiel dans la formation de l'idéologie monarchique et nationale. On faisait de cet évêque du troisième siècle un apôtre qui aurait été converti par saint Paul et qui aurait écrit une œuvre philosophique considérable. Saint-Denis devint la principale nécropole royale à partir du moment ou les Capétiens s'installèrent à Paris. Tous les rois de France y étaient enterrés (on continua de les enterrer jusqu'à la Révolution—sauf trois). On gardait aussi à Saint-Denis les *regalia*, la couronne, le sceptre (alors que la Sainte-Ampoule se trouvait à Reims). Saint-Denis était enfin le lieu de la mémoire monarchique puisque l'abbaye était le siège d'une école historique qui célébrait les mérites de la royauté. *Les Grandes Chroniques de France* en proviennent. La première laisse de *Girart de Vienne*, qui établit le célèbre classement des cycles épiques, prétend avoir trouvé cette typologie dans un livre de Saint-Denis:

A Seint Denis, en la mestre abaïe,
trovons escrit, de ce ne doute mie,
dedanz un livre de grant encesorie,
n'ot que trois gestes en France la garnie;
(éd. van Emden, vv. 8-11).

sur laquelle repose le texte n'est pas non plus innocente. La légende *d'Hervis* écrite après celle de *Garin le Lorrain* s'attache à donner des parents à Garin et Bègue de Belin mais elle vise aussi à donner un ancêtre à Charlemagne, et ce grand-oncle maternel (imaginaire) de l'empereur est précisément lorrain. Au moment même où se développe dans l'Empire un culte liturgique qui vise à faire de Charlemagne un empereur "germain,"[40] on voit ainsi la Lotharingie pencher du côté du royaume. Dans le réseau secret des références carolingiennes qui émaillent le texte on note enfin une fête. Les MSS. *T* et *N* à la laisse 87 font allusion à la fête *dou baron saint Denis.* Cette date est le moment choisi par l'auteur pour présenter la descendance d'Hervis, l'espoir du lignage.

-o-oOo-o-

Il ne faut donc faire *d'Hervis de Metz* une tranche d'histoire pré-carolingienne car cette œuvre du treizième siècle porte la marque de son temps et trahit les préoccupations d'une époque où le culte de Charlemagne relève surtout du mythe politique. Vis-à-vis du Charlemagne allemand qui commençait à envahir la Lotharingie, il importait de retrouver ou au besoin d'inventer des origines "romanes" au grand empereur. Ainsi, malgré le brouillage inhérent à toute production littéraire, on peut lire à travers la légende *d'Hervis* les affinités profondes de la monarchie française et de la terre lorraine. On peut y percevoir également le singulier destin stratégique qui attend cette ville-symbole, berceau des Carolingiens et terre d'enjeu entre le monde roman et le monde germanique. Un poème du quatorzième siècle, *La guerre de Metz,* relate un conflit qui opposa quatre souverains en 1324.[41] Ce texte confirme, presque deux siècles après la première chanson de geste des Lorrains *(Garin le Lorrain),* la situation géopolitique d'une ville essentielle. Au quinzième siècle, le rêve du Téméraire pour reconstituer une principauté "lotharingienne" à partir des Flandres et

[40] R. Folz, *Etudes sur le culte liturgique de Charlemagne dans les églises de l'empire.* Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg 115 (Paris: Les Belles Lettres, 1951).

[41] E. de Bouteiller, éd., *La guerre de Metz en 1324, poème du XIVe siècle* (Paris: Firmin-Didot, 1875).

de la Bourgogne devait échouer entre Metz et Nancy, par la faute de René II. Il faudra toutefois attendre le 18 avril 1552 pour que Metz fasse officiellement partie du royaume de France. L'entrée solennelle d'Henri II dans la ville marqua, cette année-là, le rattachement définitif de Metz au Royaume. Jusque là, "l'admirable cité" dont parlait Hervis resta jalouse de son indépendance en dépit des tentatives allemandes pour la contrôler. Lorsque la république messine déclina, la vieille cité carolingienne devint pour un temps terre d'Empire avant de devenir définitivement une terre française. Il n'empêche cependant que sont inscrites en filigrane dans la chanson *d'Hervis*, dès le treizième siècle, les grandes lignes d'une évolution culturelle et politique qui trouveront leur aboutissement près de trois siècles et demi plus tard. On pourrait même aller plus loin encore dans le paradoxe historique.

La défaite française de 1870 entraîna l'annexion au Reich de l'Alsace-Lorraine: les actuels départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, et de la Moselle passèrent sous le contrôle allemand de 1871 à 1918. Metz et Strasbourg redevinrent alors des enjeux géopolitiques de premier ordre au cours des deux conflits mondiaux du vingtième siècle. D'ailleurs, lors de la Deuxième Guerre mondiale, l'armée hitlérienne manifesta un acharnement incomparable pendant la longue et douloureuse bataille de Metz du 2 septembre au 20 novembre 1944, dernier sursaut d'énergie avant la défaite inéluctable de l'Allemagne. Cette bataille ultime s'expliquait bien moins par des raisons d'ordre stratégique que par des mobiles découlant du caractère mythique de la vieille cité carolingienne.

Philippe Walter.
Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)
et Vigy-lès Metz (Lotharingie)

-o-oOo-o-

1991 Edinburgh Congress

The 1991 International Congress of the Société Rencesvals will be held in Edinburgh, Scotland, August 6-12, 1991. These dates immediately precede those of the celebrated Edinburgh Festival, so conference organizer Philip Bennett urges interested parties to plan to take advantage of both programs.

In accepting the olifant that has become symbolic of the organizer's role since Claude Burident introduced it at the Strasbourg Congress, Professor Bennett swore the following oath:

Ce très noble Olifant
où s'essoufla Roland,
je l'accueille et reçois
comme présent de roi,
et jure de le garder
avec fidélité,
trois ans
durant,
pour à jamais perpétuer
le compagnonnage sacré
des nobles Chevaliers
et de leurs gentes Dames,
et pour entretenir la flamme
de Rencesvals!

The oath was penned and signed by Jacques Ribard, and forwarded to *Olifant* by the past International President, Gerard J. Brault. *Olifant* congratulates and thanks all those involved.

-o-oOo-o-